

## INTRODUCTION

### I. IMAGE ET REPRÉSENTATION.

« *Ce grand devoir de se faire une représentation coordonnée, unicentrique de toutes choses [...].* » (C, VII, 749). Valéry a exprimé à maintes reprises ce désir de la *représentation* qui lui permettrait de manipuler librement tous les phénomènes mentaux. Il ne s'agit pas seulement du domaine intellectuel dont on peut saisir, au moins théoriquement, l'ensemble à l'aide des signes soigneusement élaborés, tâche classique que s'imposaient les philosophes comme Descartes, Leibniz ou Condillac, mais aussi d'autres domaines des « *choses vagues* »<sup>1</sup> telles que le sentiment et la douleur. Valéry énumère ailleurs tout ce dont le système représentatif doit « [rendre] *compte* », ou au moins, « [être] *capable* » : raisonnement, sentiment, liberté, trouble, clarté et obscurité, veille et rêve, présent, souvenir, futur, spontanéité et réflexion, surprise, permanence et changement, moi et non-moi, puissance et impuissance, ordre et désordre, physique et psychique, désir, espoir, vouloir, agir, réagir... (C, VIII, 703). Projet éblouissant mais presque insensé, parce que, dans l'hypothèse où elles auraient pu être réalisées comme le souhaitait Valéry, ces représentations si détaillées ne seraient pas restées sur un plan dédoublé pour se mêler aux choses mêmes qu'elles étaient censées désigner. Qui plus est, l'itinéraire qu'a pris Valéry dans ce but l'a conduit inévitablement aux domaines qui se trouvent au bord, ou plutôt, en dehors du champ de l'évidence. Pour « *ressaisir tout ce qui représente l'homme* » — son « *devoir* » qui « *n'est pas facile* » —, il faut « *redescendre aux vrais phénomènes si cachés sous les mots, sous les habitudes, sous la logique même, [...] apercevoir ce qui est devenu invisible par trop d'évidence* » (C, II, 839). C'est presque assumer une *folie* pour explorer tous les possibles de l'homme,

1. Voir : TSUKAMOTO, « Valéry et les choses vagues ».

le délire y compris, et établir une carte capable de saisir sa totalité jusqu'aux moindres détails. Comme le succès de cette tentative n'est pas assuré à l'avance, les recherches valéryennes risquent de s'égarer dans un domaine où rien n'existe de clair. Alors, « *penser... c'est perdre le fil* » (C, IV, 168).

Le désir de ce plan méthodiquement et systématiquement construit, ou ce que Valéry appelait son « Système », nous amène donc inévitablement aux limbes où l'esprit, perdant son pouvoir, se trouve à la merci des mouvements intérieurs incessamment variants. Au cours des recherches que nous allons mener, nous comprendrons qu'il y a plus d'une raison à imputer ces changements intérieurs à l'*imaginaire*, dont l'essentiel ne consiste jamais à dédoubler la réalité pour avoir une copie irréaliste, mais à constituer la trame même de l'esprit avec les images qui, parfois, peuvent être hallucinatoires, comme l'a affirmé, nous le verrons, Hippolyte Taine. Pour bien lire Valéry, il faut alors suivre les méandres de ses réflexions, non seulement sur le système représentatif mais aussi sur les mouvements parfois anarchiques de l'imaginaire. Nous allons voir de ces deux strates — au moins deux, mais au cours de nos analyses on s'apercevra qu'il y en a d'autres — quels sont leurs enjeux et quel rapport existe entre eux. Au dessous des représentations, ou en deçà de cet acte de *re-présenter*, s'ouvre un vaste domaine des images qui ne sont pas toujours favorables à la tentative de ce qu'on appelle « l'intellectualisme valéryen ».

## II. LES CAHIERS COMME RÉSEAU DE PROBLÉMATIQUES.

Si la réflexion de Valéry essaime ainsi en des directions différentes, il faut nous méfier d'une méthode désireuse de les harmoniser hâtivement dans une unité qui chez lui n'existe peut-être jamais. En fait, on a déjà bien remarqué la nature *fragmentaire* des textes valéryens, privés d'un principe unificateur qui rende cohérents les fragments, sans qu'il y manque pourtant un désir inassouvi de la perfection. Mais même si notre poète a un idéal d'*œuvre fermée* qui, délivrée de toutes les références extérieures, forme un système autonome — comme un cristal ou le diamant — dont la nécessité provient des « harmoniques » de la sensibilité humaine, les mouvements de l'écriture valéryenne n'ont jamais cessé de se relancer de nouveau en rompant les

limites qui leur avaient été imposées<sup>2</sup>. Cette ouverture textuelle atteint son comble lorsqu'il s'agit des *Cahiers*, ensemble des notes qu'a prises Valéry sa vie durant de 1894 jusqu'à sa mort en 1945, lesquels, comme « *contre-œuvres* » ou « *contre-fini* » (C, XX, 678), ne nous livrent qu'une impression du « *provisoire* » à cause, peut-être, de la non-présence nécessaire de ce « *quelque chose d'immaîtrisable dans la vie mentale* » qui, en résonant « *à travers les écrits émiétés* », constitue en quelque sorte « *l'unité du fragment* »<sup>3</sup>. En tout état de cause, les *Cahiers* sont caractérisés par la diversité des thèmes et la multiplicité des points de vue. On est de temps en temps stupéfait par la forte impression qu'il y manque une cohérence qui nous permette de lier entre eux les fragments. Valéry parle d'un problème, puis d'un autre qui n'a rien à voir avec le premier. Chaque terme utilisé se trouve de surcroît *surdéterminé*, c'est-à-dire que les mots tels que *moi*, *mémoire* ou *réalité* sont examinés de points de vue si divers qu'ils en viennent à posséder de multiples implications. C'est pourquoi, même si l'on constate dans l'immense ensemble des fragments des *Cahiers* quelques-uns qui concernent tel ou tel thème particulier — le « *Moi pur* », à titre d'exemple —, il reste toujours difficile d'en dégager une notion nette au lieu d'une impression vaguement générale, telle qu'on peut l'avoir quand on lit les fragments classés sous telle ou telle rubrique de l'anthologie de la Pléiade.

Mais alors comment pouvons-nous aborder les *Cahiers* et les rendre *lisibles* ?

Robert Pickering a bien formulé le « *statut double* » qu'assume l'écriture des *Cahiers* au travers des tendances opposées de systématisation et de fragmentation qui se réalisent dans l'écrit par l'« *activité libre de monades sémantiques* » susceptibles d'adhérer à ces deux mouvements. Les premiers *Cahiers* montrent souvent une mise en page des énoncés soigneusement arrangés en se servant de la page comme unité, et qui plus est, les travaux de relecture faits par Valéry relancent de nouveau le mouvement des fragments pour les rattacher à d'autres en établissant des liens

2. Voir : BASTET, *Valéry à l'extrême*, pp. 85–104 : « Œuvre ouverte et œuvre fermée chez Valéry ».

3. TSUKAMOTO, « "L'Éternellement provisoire" », p. 77. À ce sujet, voir aussi son autre article (« Le Provisoire — une étude sur l'écriture fragmentaire chez Valéry ») et ceux de Galay (« Problème de l'œuvre fragmentaire : Valéry ») et de Bourjea (« La Communion valéryenne »).

nouveaux<sup>4</sup>. Cette approche nous révèle la nécessité de saisir le réseau virtuel que soutiennent les fragments des *Cahiers*, sans trop tenir à l'apparence expressive des fragments telle que l'identité ou la ressemblance entre les termes employés. Loin de risquer de rendre fragmentaires nos recherches mêmes, il faut saisir, au dessous de termes particuliers, ce qui les détermine et les fait fonctionner comme partie intégrante d'une pensée. Ce que nous devons éclaircir, ce n'est pas tant des liens conceptuels observés uniquement à la surface du texte, que des *problèmes* sous-jacents qui font surgir des réflexions particulières :

L'objet d'un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l'auteur (sans le savoir ou le sachant) s'est posé, et de chercher s'il l'a résolu ou non.  
(*Tel quel* ; *Œ*, II, 558)

Peut-être se sentait-il lui-même en fin de compte — à tort ou à raison — plus doué pour l'analyse que pour la synthèse, plus apte à poser les problèmes qu'à les résoudre [...].<sup>5</sup>

Si on ne vous laisse pas fabriquer vos questions, avec des éléments venus de partout, de n'importe où, si on vous les « pose », vous n'avez pas grand-chose à dire. L'art de construire un problème, c'est très important : on invente un problème, une position de problème, avant de trouver une solution.<sup>6</sup>

Ces trois propos, de Valéry lui-même, d'une éminente critique valéryenne et d'un des grands philosophes de nos jours, nous indiquent suffisamment la nécessité de trouver les *problématiques* qui déterminent le déroulement textuel, et par là, d'affirmer nettement que le but d'une étude *critique* ne consiste qu'à les mettre en lumière. Au cours des recherches qui vont suivre, nous essaierons de lire les passages dispersés des *Cahiers* en les ramenant aux problématiques qui les sous-tendent. Car, en termes généraux, un élément (terme, fragment...) ne peut avoir de signification

4. Voir : PICKERING, *Paul Valéry, la page, l'écriture*, pp. 136–42. Voir aussi : « Dans son ensemble, la mise en page du cahier "Tabulae..." articule ainsi la tension qui s'impose entre deux régimes d'écriture distincts : un impératif de théorisation qui se voudrait soutenue, disciplinée, et un impératif de discontinuité, de notations fuyantes ou incomplètes, qui engendre une écriture-collage, fragmentaire et saccadée. » (p. 215).

5. ROBINSON-VALÉRY, Préface aux *Cahiers* de l'anthologie de la Pléiade (CI, XIII). Voir aussi : « Mystère — Tous les mystères se réduisent au désaccord entre notre pouvoir de former des questions (et les extensions plus ou moins légitimes de ce pouvoir) et notre pouvoir d'explorer, de percevoir, donc d'annuler la question. » (C, XII, 97).

6. DELEUZE et PARNET, *Dialogues* (op. cit), p. 7.

réelle s'il n'est pas situé dans une configuration épistémique. Et si un élément nous semble impliquer plusieurs acceptions tout à la fois, c'est parce qu'il appartient à autant de problématiques.

Aussi les *Cahiers* ne sont-ils pas une accumulation de passages émiettés, rédigés à chaque moment de la vie, ou un ensemble des réflexions qu'on peut classer seulement avec les notions employées. Ils constituent précisément un *réseau* — ou, *implexe*, si l'on se sert du terme valéryen — de problématiques. Les fragments, les termes utilisés, les notions examinées dans les *Cahiers*, entre lesquels nous avons parfois de la difficulté à trouver des liens, doivent tous être rapportés à ce réseau de problématiques. Ils sont pour ainsi dire superficiels, restant à la *surface*, alors qu'en dessous, il existe des *strates* qui en déterminent la disposition, les rapports et les valeurs. On est donc obligé d'étudier à quelle problématique virtuelle appartient tel ou tel terme ou fragment, quelle relation elle maintient avec d'autres, et quel est au total — c'est l'ultime but des études sur les *Cahiers* — le réseau de problématiques.

### III. UNE MÉTHODE HISTORIQUE.

Mais quelles problématiques choisirons-nous ? Ou plus précisément, quelles perspectives nous reste-t-il encore après tant de recherches valéryennes ? En effet, après la publication par le C.N.R.S. des *Cahiers* en fac-similé, des études nombreuses et approfondies se sont accumulées pendant déjà plus de 40 ans. Pour n'en citer que certaines, on a d'abord comme une des premières grandes synthèses des *Cahiers* l'ouvrage central de Judith Robinson-Valéry paru en 1963 (*Analyse de l'esprit dans les Cahiers de Valéry*), et vers 1980, deux livres qui restent des repères classiques, de Nicole Celeyrette-Pietri (*Valéry et le Moi*) et de Régine Pietra (*Valéry. Directions spatiales et parcours verbal*). L'intérêt principal consistait, surtout pour les deux premières, mais pour d'autres qui partagent cette approche<sup>7</sup>, à

7. Crow a publié deux ouvrages dans cette perspective : *Paul Valéry. Consciousness & nature* ; et *Paul Valéry and Maxwell's demon*. L'étude de Virtanen (*L'Imagerie scientifique de Paul Valéry*) ne nous semble pas bien réussir à atteindre au fond même du problème. Robinson-Valéry, promoteur de cette direction, a aussi réuni les articles rédigés par treize éminents savants des sciences (*Fonctions de l'esprit. Treize savants redécouvrent Paul Valéry*). En ce qui concerne les mathématiques, voir les études de Mayer (« Valéry et les mathématiques d'après les Cahiers ») et de Imai (« P. Valéry et les mathématiques »).

éclaircir les réflexions de Valéry autour des mathématiques et des sciences naturelles et à suivre les traces que celles-ci avaient laissées en lui. Mais, comme les thèmes que traitent les *Cahiers* sont très divers, les études se sont tout naturellement multipliées jusqu'à ce qu'elles ne nous permettent plus d'en avoir un aperçu global, chacune traitant de tel ou tel aspect particulier de la pensée valéryenne. Pour n'en citer que certaines à titre de simple exemple : affinité avec le positivisme logique du *Cercle de Vienne* et Ludwig Wittgenstein<sup>8</sup>, problème du langage<sup>9</sup>, aspect mystique<sup>10</sup>, dimension psychanalytique<sup>11</sup>, attitude existentielle<sup>12</sup>, intérêt plus ou moins phénoménologique pris à l'émergence poétique<sup>13</sup>, ou fondation de la critique moderne<sup>14</sup>, etc., et ceci sans tenir compte des études génétiques des poèmes de Valéry<sup>15</sup>. Ce simple coup d'œil, qui n'épuise évidemment pas toute l'ampleur du corpus critique, nous donne quand même une idée approximative concernant l'état actuel des recherches valéryennes.

Mais à ces diverses approches s'ajoute l'étude génétique non moins importante, menée par l'équipe Valéry à l'I.T.E.M. (Institut des Textes et Manuscrits modernes), dont le principal résultat se concrétise dans l'édition typographique intégrale des *Cahiers* rédigés entre 1894 et 1914. Grâce aux recherches de cette équipe dont une caractéristique non des moindres réside dans l'annotation qui accompagne chaque tome de cette édition, ainsi qu'aux ouvrages publiés (notamment celui de Pickering<sup>16</sup>), nous avons maintenant bien compris ce que nous avons coutume

8. Le livre cité de Robinson-Valéry l'a déjà traité. À titre d'exemple, citons aussi son article « Valéry et le Cercle de Vienne » et ceux de Chauviré, Soulez, Bouveresse et Tsunekawa.

9. SCHMIDT-RADEFELDT, *Paul Valéry linguiste* ; OUZOUNOVA-MASPERO, *Valéry et le langage*.

10. GIFFORD, *Paul Valéry. Le Dialogue des choses divines*.

11. AIGRISSE, *Psychanalyse de Paul Valéry* ; BOURJEA, *Paul Valéry. Le Sujet de l'écriture* ; et les articles de Yamada.

12. BASTET, *Valéry à l'extrême*.

13. JARRETY, *Valéry devant la littérature*.

14. William MARX, *Naissance de la critique moderne*.

15. À titre de pur exemple, citons l'édition faite par Nadal de *La Jeune Parque* et deux ouvrages de Lussy (*La Genèse de La Jeune Parque de Paul Valéry, essai de chronologie* et «*Charmes*» d'après les manuscrits de Paul Valéry).

16. *Paul Valéry. La Page, l'écriture*. Voir aussi quelques articles révélateurs qui partagent le même intérêt génétique : CELEYRETTE-PIETRI, « cahiers - Cahiers - Cahiers » ; HAFFNER, « Des grands registres aux feuilles volantes et aux petits cahiers autour de 1908-1910 » ; PICKERING, HAFFNER et HONTEBEYRIE, « Lieux génétiques inédits chez Paul Valéry ».

d'appeler grossièrement « les Cahiers » (en majuscule avec un article défini) est en fait un ensemble plus ou moins hétérogène de cahiers qui possèdent chacun sa particularité et les traces de son époque. Même s'il est vrai que Valéry garda sa vie durant des tendances qui caractérisaient ses traits principaux, il faut du moins nuancer ces tendances par ses intérêts qui changeaient selon les époques. La tâche de saisir chacun des *Cahiers* en le mettant dans la situation à la fois personnelle et épistémique de chaque période est loin d'être achevée, nécessitant bien entendu un travail extrêmement minutieux, long et laborieux. Nous nous bornerons donc à traiter principalement une période qui va de 1894, année où Valéry a commencé à rédiger les *Cahiers*, jusqu'à son retour à la littérature avec *La Jeune Parque* en 1917, et à y discerner, dans une perspective évidemment limitée, les traits majeurs qui nous permettent de caractériser quelques aspects de la pensée valéryenne pendant cette période.

Nous adoptons une perspective qui vise à dégager la pensée psychologique de Valéry en tenant compte du contexte contemporain des recherches dans ce domaine. Il nous semble en fait que, bien qu'on ait accumulé de nombreuses recherches sur les influences données au jeune Valéry par la lecture des livres et des articles scientifiques comme ceux de Henri Poincaré, de James Maxwell ou de Josiah Gibbs, on n'a pas encore suffisamment insisté, malgré quelques notes de l'édition intégrale des *Cahiers* et certaines études perspicaces<sup>17</sup>, sur les impacts que lui ont donnés la psychologie *associationniste* et la pensée *philosophique* qui s'y attachait, avec leur volonté de réformer et d'aller à l'encontre de la psychologie traditionnelle de tendance spiritualiste. Il nous semble urgent d'interroger cette lacune, et de sonder le contexte qui entoure une certaine genèse du sujet, compte tenu du fait que c'est notamment « *My psychology* » (C1, 129) qu'a voulu construire Valéry dans ses premiers *Cahiers*. À travers plus d'une concordance avec les réflexions de l'associationnisme — celle, entre autres, concernant l'aspect empiriste qui incite Valéry ainsi que les psychologues de son époque à se

17. Pour la tentative de lire Valéry dans les contextes épistémiques (psychologiques et philosophiques) de l'époque, voir entre autres : PIETRA, « Sentir, imaginer, abstraire. » ; « Valéry et la réflexion épistémologique dans les dix dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Valéry et Poincaré » ; HAINAUT, « Aperçus chronologiques sur le contexte philosophique des *Cahiers* » ; et tous les articles de Orihashi.

concentrer sur le processus génétique des pouvoirs mentaux — nous découvrons qu'il est légitime de lire Valéry dans le contexte historique pour bien saisir la portée des investigations menées dans les *Cahiers*.

Ainsi ramenés aux contextes qui leur correspondent, les fragments des *Cahiers*, nous le croyons, peuvent être mieux saisis que par d'autres méthodes, dans les *problématiques* qui les déterminent, ce qui nous permet de bien comprendre l'écriture émiétée des *Cahiers*. En effet, toutes les notions de Valéry que nous allons examiner — *self-variance*, discontinuité de la sensation, "petit homme", moi, mémoire, réalité, opération, etc. — nous livreront une portée plus ample et plus précise si nous les considérons en tenant compte du contexte épistémique contemporain. Valéry a réfléchi, qu'il le sût ou non, dans cet espace discursif et conceptuel du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Même s'il lisait peu, comme il l'a déclaré lui-même, il ne pouvait faire ses propres recherches qu'avec des notions dont la plupart venaient, directement ou indirectement, de la psychologie contemporaine.

La tâche que nous aurons à développer sous le titre de *L'Imaginaire et la genèse du sujet* se fonde ainsi sur les trois points suivants.

L'importance de discerner dans les *Cahiers* une pensée empiriste qui met en relief la *genèse du sujet* avec ses divers pouvoirs (intellect, moi, mémoire, perception), pensée qui est entrée en dialogue souvent implicite mais à coup sûr constant avec la psychologie associationniste. Nous verrons que l'idée d'*imaginaire* y est primordiale tant pour Valéry que pour les psychologues de son époque, lesquels prenaient les images pour élément fondamental des phénomènes mentaux et des mouvements corporels. Ceux-ci forment d'ailleurs l'objet privilégié de la *théorie motrice* qui constituait alors, avec l'associationnisme, une partie intégrante de la psychologie, comme chez Théodule Ribot ou chez Pierre Janet.

La *genèse* sera aussi examinée au travers des brouillons qu'a laissés Valéry. Quoique nous n'essayions pas une étude *génétique* au sens propre du terme, force était quand même de tenir compte des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France, lorsque nous avons abordé nos textes clefs qui semblent nous permettre de repérer les principales problématiques de Valéry à l'époque : « Agathe », rédigé à partir de 1898 dans une problématique associationniste, « Mémoire sur l'attention », écrit princi-



pablement en 1904 sous l'influence apparente du kantisme — qui constitue, nous le verrons, une autre problématique cruciale des *Cahiers* — et *La Jeune Parque*, fruit d'un long travail, qui nous montre en quelque sorte une *synthèse* des réflexions qu'a faites Valéry pendant plusieurs années de points de vue multipliés et souvent opposés.

Nous souhaiterions voir ainsi, quoique d'une manière pointillée, les principales étapes de l'émergence d'un *poète-critique-penseur* au cours d'une vingtaine d'années. La genèse du sujet s'adresse ici à un processus de développement de la pensée valéryenne qui s'est approfondie corrélativement à celui de la prise de conscience du procédé, souvent mystérieux, de sa propre création poétique. Avec *La Jeune Parque*, Valéry est arrivé à la maturité d'un *poète conscient* dont le regard perspicace pénètre si loin dans le processus génétique qu'il se rend compte de la part inconsciente de l'invention artistique, et cela grâce non seulement à ses propres expériences de la composition de son poème majeur, mais aussi aux réflexions que l'écrivain a consignées dans les *Cahiers* en dialoguant avec les arguments psychologiques de son époque, non sans réticence, puisqu'il voulait une pensée tout à fait originale. Il faut donc mettre en lumière comment s'est accomplie cette évolution *de la psychologie à la poétique*, quelles étaient les difficultés et les apories que Valéry a rencontrées dans cet itinéraire de genèse à la fois intellectuel et littéraire.

Dès maintenant, pour éviter tout malentendu, précisons encore les deux points suivants.

1) Nous nous servons du terme *sujet* dans le sens où il s'agit d'un sujet qui maîtrise, ou au moins, qui veut dominer ses phénomènes mentaux ainsi que ses mouvements corporels. Quoique d'un point de vue psychanalytique, ou plus précisément lacanien, l'idée de « *Sujet* » doit être considérée comme une « *béance* » qui se présente en sa propre absence dans les mouvements de l'écriture<sup>18</sup>, notre usage — « *sujet-maître* » — peut être justifié

18. Le sujet valéryen est « *fort différent du sujet sartrien par exemple, ou encore de celui de Kant, en ce que, dans les deux cas, le sujet apparaît comme un sujet-maître, tuteur d'un Sens, détenteur d'une vérité substantielle à laquelle lui-même échappe pourtant.* [§] *Le sujet valéryen tel qu'il se prend et s'appréhende en son écriture, selon le jeu de la Présence et de l'Absence (tel qu'il est donc langage) est à comprendre, avant tout, comme une béance, une faille ou une faute qui le signe et le désigne sans détour : ce que nous appelons une "f[r]acture", pour en signifier à la fois la matérialité et son effraction permanente. Béance ouverte dans l'écart même de toute alternance, entre [l'Un] et* →

compte tenu de diverses affirmations de la part de Valéry sur cette volonté dominatrice, comme on le voit dans ses écrits sur le « Système » et le « Gladiateur ». En ce qui concerne le terme *imaginaire*, nous l'emploierons dans la plupart des cas au sens psychologique, sans entrer dans des examens des images particulières qui appartiennent à la poésie et à la littérature, sauf dans l'étude sur *La Jeune Parque*, où il sera question de considérer quelques figures poétiques (comme celle du Serpent). On verra que notre délimitation est justifiable, vu la notion d'image chez les psychologues à l'époque de Valéry.

2) Si nous nous référons aux documents historiques, ce n'est pas simplement pour faire ressortir les coïncidences entre Valéry et les psychologues de son époque, encore moins pour en accuser des emprunts probables ou possibles. Une étude de ce type serait superficielle. Même si Valéry devait beaucoup aux arguments de son époque — comme tous les autres penseurs originaux —, il a fait quelque chose de nouveau en se servant de ces éléments qui se trouvaient alors dans l'espace discursif. « *Qu'on ne dise pas, [demande Blaise Pascal], que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux.* »<sup>19</sup>. Cette assertion nous fait comprendre l'essentiel qui concerne la genèse d'une pensée originale : même un génie ne peut partir qu'avec les matériaux anciens que lui ont transmis ses prédécesseurs, tellement une pensée se trouve historiquement déterminée. La tâche des recherches historiques des idées ne consiste qu'à éclaircir comment le penseur formait ses *propres* problématiques à partir des éléments et des logiques qui lui restaient à disposition, pour mettre en relief sa *singularité* même qui constitue peut-être l'unique raison de l'activité humaine.

→ [l'Autre], quel que soit [l'Un] et quel que soit [l'Autre]; sujet ainsi étranger à toute chose ou ne pouvant s'identifier ni en ceci ni en cela, tout en étant repérable et en ceci et en cela... » (BOURJEA, p. 58<sup>11</sup>). Voir aussi pp. 61 et 283<sup>11</sup>.

19. PASCAL, *Pensées*, 696–22 in *Œuvres complètes*, Louis LAFUMA ed. (Paris, Seuil, « L'Intégrale », 1963), p. 592.